

CULTURE ET CIVILISATION

SELON LES ALLEMANDS

*Meistersinger : Gegensatz zur Zivilisation,
das Deutsche gegen das Französische...*

Les Maîtres-Chanteurs (de Nuremberg). Le
contraire de la Civilisation : Allemagne contre
France...

NIETZSCHE.

Une machine de combat adaptée par d'habiles techniciens aux exigences de la guerre moderne contre la France, — telle apparaît la doctrine de la *Culture contre la Civilisation* élaborée en Allemagne au cours de ces dernières années. De cette philosophie belliqueuse nous nous bornerons à exposer les principaux résultats. Nous utiliserons surtout pour cette étude les *Considérations* de M. Thomas Mann, œuvre puissante dont on a, semble-t-il, quelque peu méconnu chez nous (1) l'intérêt et

(1) L'œuvre de M. Thomas Mann est rapidement analysée par M. Muret dans *La littérature allemande pendant la guerre* (Payot 1920, p. 51 s.). Dans le *Temps* du 15 mai 1921, M. Pierre Mille a dit quelques mots des *Considérations d'un Apolitique* qui provoquèrent dans le *Neuer Merkur* une réponse de M. Mann. Enfin la *Revue Rhénane (Rheinische Blätter)* du 1^{er} avril 1922 donne sur le même sujet un article de M. Pierre Mille dans lequel celui-ci reconnaît (p. 229) « n'avoir pas lu les *Considérations d'un Apolitique* et les avoir analysées dans le *Temps* d'après un résumé publié dans la *Revue de Genève* par M^{me} Geneviève Maury !... Comme l'étude de M. René Lauret qui lui fait suite, l'article de M. P. Mille, pour si brillant et si judicieux qu'il soit, laisse donc entière la question qui nous intéresse ici, à savoir : la doctrine apolitique de Mann prise aux sources et considérée sous sa forme originale ; — sa cohérence, sa valeur comme système d'idées, — quelle justification elle a pu, pendant la guerre, donner de la haine des intellectuels allemands contre la France, quel aliment elle est encore susceptible de fournir présentement à leur gallophobie.

Signalons enfin au lecteur que l'éditeur de M. Thomas Mann (Fischer, de Ber-

la portée. Brillamment écrite, mais obscure et difficile, elle se ramène en somme au commentaire de quelques antinomies. Mais, au lieu de suivre l'exemple de Kant dans la dialectique transcendente, M. Mann s'est plu à brouiller les termes. Presque toujours l'antithèse (Civilisation) est présentée *avant* la thèse (Culture). Quant à la *synthèse* proposée parfois par l'auteur, c'est souvent au bout du livre qu'il faut aller la chercher. Mais, nous autres latins, n'avons aucune raison d'adopter une pareille démarche. Et comme nous savons d'avance qu'on nous reprochera, en tous cas, d'être de superficiels analystes, le plus sûr, si nous voulons y voir clair, est encore de ramener ces antinomies à leur plus simple expression. Nous éviterons aussi d'exposer les conclusions avant d'avoir établi les prémisses, de parler des conséquences avant d'avoir défini les principes et nous serons ainsi amenés à bouleverser le plan du livre. Ajoutons enfin que les mots de Culture, Germanisme, esprit allemand etc., *d'une part*, de Civilisation, d'esprit latin, d'esprit français, *d'autre part*, doivent être ici, à tort ou à raison, considérés comme à peu près équivalents.

§

PREMIÈRE ANTINOMIE : La Culture (thèse) a pour base une philosophie *pessimiste* : La Civilisation (antithèse) une philosophie *optimiste*.

M. Mann se déclare disciple de Schopenhauer (*op. cit.*, p. 42) ; c'est faire preuve de clairvoyance. Les *Considérations* demeurent en effet radicalement inintelligibles à qui n'a pas approfondi le *Monde comme Volonté et représentation*. Je ne puis ici exposer cette puissante doctrine dont l'étude est aujourd'hui facilitée au lecteur

llm) lance une édition de ses œuvres complètes dont le premier volume intitulé : *Parole et réplique (Rede und Antwort)* nous offre des pièces détachées de polémique (articles, préfaces, réponses aux enquêtes) et aussi quelques pages délicates et charmantes de souvenirs autobiographiques.

français par d'assez bonnes traductions et des ouvrages récents (1). Mais il est indispensable d'indiquer en quelques mots comment s'enchaînent les idées essentielles qui fondent la présente théorie politique.

Le monde est radicalement mauvais. Pourquoi ? C'est que la Volonté, seul principe créateur, est une force aveugle « qui se déchire éternellement elle-même ». Le pessimisme n'est donc pas affaire de sentiment. Il ne ressemble en rien à la mélancolie d'un poète aigri ou désabusé, d'un Werther. Il devient l'objet d'une démonstration métaphysique qui s'impose comme vraie à tout esprit sincère.

Il en résulte que le « Droit » est un concept *négatif*. De même que le plaisir n'est que la négation temporaire de la souffrance inséparable de toute existence, de même le Droit n'est que la négation temporaire, elle aussi, de l'Injustice permanente. « *Der Begriff des Unrechts ist der positive.* » C'est le concept de l'Iniquité qui demeure positif et qu'on doit en quelque sorte affecter du signe : Plus.

Tout Etat, toute politique, toute Culture n'est donc, en définitive, qu'une entreprise de protection (*Schutzanstalt*) contre l'injustice immanente au Monde et, partant, à l'humanité tout entière. Selon que cette protection sera plus ou moins durable, plus ou moins efficace, elle vaudra plus ou moins. Tout autre critère de sa valeur est illusoire. Mais, judicieusement utilisé, ce critère permet à la culture de déduire d'un principe solidement fondé une théorie du droit des gens, de la monarchie, de la guerre, de la propriété, etc... La Culture se manifeste comme un effort plus ou moins heureux pour nier le mal. (Cf. Schopenhauer, Ed. Gris. II, 9 p. 247 ss. Th. Mann, *op. cit.*, 426, 429, 431, 477, 486, 491, 499, 504, 532, 558, 609, et *passim*.)

(1) Th. Ruyssen offre un bon ouvrage d'ensemble (*Schopenhauer*, Alcan 1911). J'ai tenté moi-même d'exposer sous forme systématique dans mon livre sur l'*Esthétique de Schopenhauer* (Alcan 1913, in-8°) la doctrine de l'Art que le philosophe n'avait fait qu'esquisser dans des fragments, doctrine qui a particulièrement déterminé la philosophie de M. Th. Mann et de ses disciples.

Au rebours, la Civilisation latine (antithèse) est optimiste. Pour elle le Droit est un concept *positif*. L'homme est né bon dans un monde créé par un Dieu de bonté, (monothéisme, polythéisme, panthéisme, peu importe !) Mais, perverti, l'homme a besoin d'être défendu contre lui-même et contre l'injustice. Œuvres de la Civilisation, le Droit, l'État, la Politique, etc., auront pour mission de défendre la justice immanente là où elle semblera momentanément menacée. La Civilisation prétend en somme réaliser le bien en écartant les obstacles qui s'opposent à cette réalisation. Dans la mesure où le monde est une théophanie, elle peut donc se dire divine et croit dès lors à la toute-puissance de son droit : *Gesta Dei per Francos*. Partout présente, en dépit des apparences, dans les œuvres des vrais Latins, cette doctrine se révèle, avec une clarté particulière, dans les écrits de J.-J. Rousseau et des grands hommes de la Révolution, ses disciples.

Civilisation et Culture sont donc radicalement incompatibles puisque toutes deux prétendent se fonder sur des affirmations d'une portée universelle et contradictoires entre elles. Thèse et antithèse doivent se livrer une lutte à mort et, théoriquement au moins, toute *synthèse*, au sens plein du mot, demeure inconcevable. La Culture, négation de la Volonté mauvaise en son fond, s'oppose à la Civilisation comme le *nolle* au *velle*.

§

DEUXIÈME ANTINOMIE : Par ses tendances, la Culture est *protestante*. Par ses formules, la Civilisation est *catholique*.

La Culture est « l'éternelle protestation de l'esprit allemand contre les héritiers de Rome » (*op. cit.*, p. 1). Le mot de protestantisme doit donc être pris à la fois dans

son sens étymologique et dans son acception la plus large.

On remarquera que la thèse ainsi définie est négative. Elle semble nier une antithèse à déterminer ultérieurement, sans rien apporter de positif. C'est dans Schopenhauer qu'il faut, selon moi, chercher l'explication de ce paralogisme auquel M. Mann semble accorder une si grande force probante.

Si le Mal est la loi positive de l'univers, le Bien ne saurait être qu'une négation, un *nolle*. Voilà qui est tout à fait conforme au Monde comme *Volonté et Représentation* (livre IV). La compassion et l'ascétisme sont seuls capables d'acheminer l'homme bon vers le bonheur et la perfection, parce qu'eux seuls lui enseignent à nier, avec une énergie toujours croissante, le Vouloir-Vivre qui crée éternellement la souffrance.

D'autre part « l'Intellect, instrument du vouloir-vivre », met à la disposition de l'homme, qui, dans la lutte pour l'existence, utilise son cerveau comme le fauve sa force féline, un système de signes, inadéquats aux idées, mais commodes à manier.

La Culture croit donc rester fidèle à son caractère essentiel en affirmant son horreur des *mots*, des *formules*. Faust, traduisant l'Ecriture Sainte, efface cette traduction peu satisfaisante : « Au commencement était le Verbe » pour la remplacer par celle-ci, plus conforme à la vérité selon Goethe : « Au commencement était l'action (*die Tat*). » Luther avait déjà posé le principe essentiel : « La lettre tue ; l'esprit vivifie. »

Le protestantisme se ramène en somme à quelques affirmations très simples, solidaires et corrélatives en raison même de leur commune origine : Rejet de la croyance aux formules, et, par voie de conséquence : rejet des dogmes qui reposent sur elles ; d'où : rejet de l'argument d'autorité ; d'où : esprit de libre examen ; d'où enfin : primat de la pensée religieuse, morale, individualiste sur

la pensée politique, révolutionnaire et collective. Mais le lien logique qui unit ce dernier corollaire aux autres veut être mis en évidence.

Fidèle à l'esprit de l'apôtre Paul et de Luther, la Culture est « apolitique ». Elle donne joyeusement à César ce qui est à César, parce qu'elle sait que la politique de César ne pourra rendre les hommes ni meilleurs, ni plus heureux. Pourquoi ? C'est que la cité divine n'est pas de ce monde, qui est radicalement mauvais. La Culture, qui prétend nier le Mal, ne demandera pas à la société le critère du Bien. Chaque âme individuelle est placée toute seule en face de la loi morale qui se révèle immédiatement avec une absolue certitude à chacun de nous pris à part. « Was uns zu tun gebührt », disait Kant, « dess sind wir nur gewiss ». Le devoir est la seule chose dont nous soyons certains. Les politiciens semblent nous promettre le salut sur la terre. Pessimiste dans son essence, la Culture tiendra cette affirmation pour une absurdité et un mensonge. Un mensonge : car on ne peut, comme dit Boileau, « goûter en paradis les plaisirs de l'enfer » ; une absurdité : car affirmer que le vouloir-vivre peut nous conduire au salut, c'est dire que du Mal peut procéder le Bien. Telle est la tenace illusion dont Parsifal voudrait guérir Kundry :

« Jamais la source de mort et la source de vie ne pourront mêler leurs eaux. Il faut que la première se tarisse à jamais. Un abîme insondable sépare le bien du mal ; il n'est pas de demi-guérison pour le pécheur. »

*Die Labung, die dein Leiden zndet,
Beut nicht der Quell, aus dem es fliesst.
Das Heil wird nimmer dir gespendet,
Wenn jener Quell sich dir nicht schliesst.*

(Parsifal, Acte II.)

On comprend donc pourquoi la Culture, essentiellement protestante, est par là même résolument antirévolutionnaire. Le progrès de la vie intérieure est tout, le progrès

de la vie politique n'est rien. La véritable Révolution, c'est la Réforme. La France a failli devenir protestante. Le moment psychologique de son histoire est celui où elle a opté. Parvenue au carrefour d'Hercule, elle a pris le mauvais chemin. Elle a hésité dans la mesure où elle était germanique. Elle a choisi parce qu'elle était foncièrement romaine, et, dès lors, elle avait tué la liberté de conscience. Mais cette liberté, refoulée, cherchait son issue. Elle crut la trouver dans la révolution. C'était un leurre. La Révolution resta fidèle au culte de la lettre qui tue et renia l'esprit qui vivifie. Aux Cordeliers, aux Jacobins refleurit l'intolérance romaine. Les mots avaient à peine changé : les couvents restaient fidèles à leur tradition. Anciens cachots de l'Inquisition, ils devenaient les geôles du tribunal révolutionnaire. Autrefois : « La messe ou la mort » ; maintenant : « Liberté, Égalité, Fraternité... ou la Mort ! » Toujours la formule, toujours le dogme, toujours la chambre de torture. Le bourdon de Saint-Germain-l'Auxerrois, annonçant la Saint-Barthélemy, préludait, dans la nuit des siècles, aux massacres de la Terreur !...

Mais la Culture est là pour protester éternellement contre la Civilisation, pour reconnaître et dénoncer son caractère *catholique*. Comme Aristée, elle forcera le Protée romain à lui révéler son secret.

« Catholiques », le Droit romain, la Paix romaine, le « Nom Romain » l'étaient déjà avant le Christianisme. Rome n'est pas une ville, mais la Ville, aujourd'hui : La Ville Éternelle... « L'Allemagne n'a jamais eu de César », disait Bismarck. C'est que César est un Dieu. Il légifère pour tous les humains, comme le Pape pour toutes les âmes. Comme lui, il est infaillible. Comme lui, il énonce des lois, des commandements qui sont des dogmes. Comme lui, il tyrannise les âmes par des formules, par des textes, par des mots. Comme lui, il a sa casuistique : la jurisprudence !...

Toujours, la Culture « protestante » s'est dressée contre cette Civilisation latine. Ce sont les Germains contre les Césars, héritiers de la République romaine, c'est Luther contre le Pape, héritier de l'impérialisme romain, ce sont les Allemands contre Napoléon, athée, mais catholique. Ce sont enfin, en 1914, les Empires Centraux décidés à vaincre ou à mourir dans une lutte à mort contre l'idéal « humanitaire » de l'Entente, contre le Droit abstrait qui prétend démontrer aux peuples tard-venus que des traités sacro-saints leur refusent, en vertu de formules définitives et intangibles, la liberté de croître, de coloniser et d'occuper leur « place au soleil »...

Qu'il s'agisse, par exemple, des origines de la grande guerre, la Civilisation doit nécessairement, par tradition, adopter l'attitude d'un juge au criminel ou d'un procureur requérant devant les assises, et la question posée sera : « Qui a tiré le premier coup de fusil ? » L'Histoire, la Postérité, l'Opinion sont conçues comme un jury chargé d'apprécier par oui ou par non la « matérialité des faits ». Même débat s'il s'agit de la neutralité de la Belgique. Ici la question posée sera : « Les Allemands ont-ils, oui ou non, violé la neutralité belge ? » Et de même que le procureur qui interroge un jury sur des faits dont la matérialité est indiscutable rit dans sa barbe à l'idée du verdict de condamnation que, bon gré mal gré, les jurés devront rendre, de même la Civilisation s'assure, par cette méthode infaillible, un triomphe facile.

Pour la Culture, le problème revêt un caractère non plus juridique, mais moral et devient : « Qui, dans son for intérieur, a voulu la guerre, qui a rendu le conflit armé tôt ou tard inévitable, qui a imposé à l'Allemagne une guerre préventive ? » De même, ce n'est plus la lettre, c'est l'esprit des traités avec la Belgique qui fait, pour la Culture, le fond du débat. Sans doute, le procureur de la Civilisation ne manquera pas de répondre : « La question ne sera pas posée. » Mais la Culture, protestante et « héré-

tique », n'admet pas, nous l'avons vu, le principe d'autorité, contraire au libre examen. Elle se demandera donc si l'inviolabilité du territoire belge n'est pas une arme mortelle dirigée contre l'Allemagne, si, sur le terrain, un duelliste peut, sans forfaire à l'honneur, appeler à son secours un juge de paix, si des soldats auxquels on oppose une forteresse juridique doivent renier leur devoir envers la patrie, si le droit des gens peut jouer, en pleine bataille, le rôle de bouclier ou de fort d'arrêt...

On voit donc que M. Mann, lorsqu'il aborde ces questions brûlantes, nous fait grâce des inventions ridicules du gouvernement prussien. Évanouis dans le brouillard les avions français qui allumèrent l'incendie en bombardant Nuremberg ; envolés les innombrables « canards » de tout plumage chargés d'obscurcir le ciel et d'arrêter la lumière.

La Culture avoue maintenant la matérialité des faits ; mais plus elle approfondit le problème philosophique, plus fortement elle proclame son innocence morale. Protestante, elle ne plaidera au prétoire non plus qu'elle ne s'agenouillera au confessionnal. Protestante, elle se confesse à Dieu (*Gott mit uns*). C'est affaire entre elle et lui. Kant, d'ailleurs, n'a-t-il pas démontré que l'intention seule (*Gesinnung*) importe au regard de la conscience ? — Et pourquoi se référer à Kant, et ne suffirait-il pas ici de rappeler le vers sublime du grand Corneille, repris par Charlotte Corday :

Le crime fait la honte et non pas l'échafaud.

Mais que d'excuses je dois à l'auteur ! Je cite un « civilisé » quand il s'agit de la Culture, et, qui pis est, un civilisé qui justement fut avocat... Et nous parlions de Culture, et nous parlions non plus d'apparences, mais de réalités morales... Ah ! que mon cas est donc mauvais !

Cette doctrine, avouons-le, cette doctrine terrible est puissante comme les grands mythes. Ne pas perdre de

temps en protestations vaines, garder son sang-froid, analyser, expliquer, c'est donc le mieux qu'on puisse faire pour aider la vérité à se faire jour.

Or, il apparaît clairement qu'en orchestrant ces motifs avec un talent incomparable, M. Mann s'appuie sur une forte tradition. Je ne puis songer à le démontrer ici : c'est un problème d'érudition. Mais je m'en voudrais de ne pas signaler aux Wagnériens du *Mercury* un fait essentiel, qui a passé, si je ne me trompe, à peu près inaperçu : au thème du *traité* qui lie la volonté créatrice, du traité œuvre factice et mensongère, du traité cause de souffrance, de décadence et de mort, Richard Wagner, dont M. Th. Mann se déclare expressément le disciple, a prêté, dans sa *Tétralogie*, une valeur philosophique inégalée. Lorsque, dans *l'Or du Rhin*, les dieux et les géants vont en venir aux mains, Wotan les sépare en étendant entre eux sa lance sur laquelle sont gravées les Runes du fatal contrat.

Wotan (*seinen Speer zwischen den streitenden ausstreckend*) :

*Halt du, Wilder !
Nichts durch Gewalt !
Verträge schützt
meines Speeres Schaft :
spar' deines Hammers Heft !*

Et Freia, déesse de l'Amour, de la Jeunesse, s'écrie, angoissée : « Malheur ! Malheur ! Wotan m'abandonne ! »

*Wehe ! Wehe !
Wotan verlässt mich !*

Ainsi la lettre du traité conclu avec les puissances mauvaises retient le bras vengeur du Dieu Donner qui allait foudroyer le crime que le *Droit* défend et sauver l'innocence que le *Droit* condamne. Mais nous avons déjà entendu ces accords d'octave qui remplissent trois mesures de leur descente brutale et tragique : ils forment le thème du traité (*Vertragsmotiv*) qui martelait tout à

l'heure le récitatif de Fasolt criant à Wotan : « Observe les traités, Tu n'existes que par eux ! »

*Verträgen halte Treu !
Was du bist,
bist du nur durch Verträge.*

Quelle humiliation pour le Dieu ! Il voudrait sauver la Vie, la Joie, l'Amour. Des traités qu'il n'a pas le courage de renier, une cruelle neutralité qui l'immobilise entre le Tonnerre vengeur et les Géants cupides le condamnent lui-même à la souffrance, l'acheminent vers le déclin, vers le crépuscule...

Même idée directrice dans la *Valkyrie*.

Le Dieu s'est pris à son propre piège et se débat « dans le panneau trompeur des louches contrats » :

*Durch trüber Verträge
trügende Bande.*

Il aime son fils Siegmond, auquel il a confié le glaive divin. Mais l'épieu, porteur des Runes, brisera l'épée, gage de victoire : c'est la loi. Ceux qui la font triompher n'ont d'ailleurs pas à en être plus fiers. Ils sont les esclaves aveugles de la lettre, comme des bourreaux.

Hünding vient de tuer Siegmond. Wotan le foudroie d'un regard et repousse avec dégoût son serviteur : « Tu n'es qu'un valet. Meurs donc ! »

*Geh' hin, Knecht,
...Geh'! — Geh'!*

Obstacles à la réalisation du bien, les traités peuvent encore créer le mal et pousser au crime la Volonté mauvaise. *L'Or du Rhin*, la *Valkyrie* nous ont montré leur force prohibitive. *Le Crépuscule des Dieux* nous les montre créant la discorde et la guerre.

Au début de la pièce, Hagen et Gunther se demandent comment de Siegfried, le héros royal, invaincu et invincible, ils pourraient faire l'instrument docile de leurs téné-

breux desseins. Rien de plus simple : ils l'enchaîneront *par un traité perfide*. Mais comme on ne pourrait, sans grotesque anachronisme, faire intervenir ici les manœuvres diplomatiques, un filtre magique, qui doit faire perdre à Siegfried le sens de la réalité et du bien, deviendra le symbole de cette pensée directrice. Et, pour qu'aucun doute ne subsiste dans notre pensée, c'est de Hagen, l'enfant des puissances mauvaises et souterraines, que viendra l'idée du fatal traité.

« Rappelle-toi », dit-il à Gunther, « le breuvage contenu dans le coffret et fais-moi confiance, à moi qui l'ai su conquérir. »

*Gedenke des Trankes im Schrein ;
vertrau' mir, der ihn gewann. (I, 1.)*

Puis vient la scène où Siegfried, victime du filtre que, dans leur trahison, ses hôtes lui ont fait boire, conclut avec eux un traité d'alliance fraternelle. Qu'un serment la garantisse, s'écrie-t-il, l'esprit égaré :

*Blut Brüderschaft
Schwör' e ein Eid ! (I, 2.)*

Devenu l'instrument de Hagen, Siegfried trahira, sans responsabilité morale aucune, non seulement ses perfides alliés, mais encore Brunnhilde, tout son amour. Fait plus remarquable encore, c'est l'exécrable Hagen que Wagner nous montre jouant, devant ses vassaux, le rôle avantageux du vengeur de la foi jurée :

Hagen : « Que le sang expie donc la rupture de l'alliance conclue. »

*Des Bundes Bruch
sühne nun Blut !*

et plus loin :

*Eid Treue
hat er getrogen
mit seinem Blute
büß' er die Schuld !*

Lâche assassin du héros, Hagen est donc, pour son peuple, le *vengeur du droit violé* : « Gladius legis custos... »

(Les Vassaux :) « Quoi ! Siegfried a trahi ! Par lui Gunther est déshonoré. »

Et Wagner qui méprise ces hommes grégaires nous les montre « en proie à la plus vive indignation » : *in lebhafter Entrüstung*.

Enfin, après l'assassinat, Hagen, perdant toute mesure, se proclame le défenseur de la foi jurée devant Gunther et Gudrun, ses complices eux-mêmes : « Justicier du *parjure*, je me suis acquis au butin un *droit sacré*. Aussi, je réclame l'anneau. »

*Heiliges Beute-Recht
hab'ich mir nun errungen
d'rum fordr'ich den Ring.*

Or, nous le savons, cet anneau représente, pour Wagner, à la fois le gage de la puissance terrestre et le prix d'une victoire criminelle, œuvre de dol et de cruauté...

Mais le feu purificateur du bûcher de Siegfried a illuminé l'âme de Brunnhilde. Désabusée par l'approche de la mort, elle voit maintenant que, malgré l'éternel mensonge des apparences terrestres, Siegfried est resté fidèle et vrai. La suprême leçon que nous donne l'Amour rédempteur, c'est de ne jamais rien attendre de bon « ni des traités trompeurs et louches, ni du code cruel de la moralité hypocrite ». Et, pour marquer l'unité de conception philosophique qui préside à la genèse de la tétralogie, Wagner a repris au dénouement, en les faisant suivre toutefois d'un bref commentaire, les vers mêmes du prologue :

*Nicht trüber Verträge
trügender Bund
noch heuchelnder Silte
hartes Gesetz
Selig in Lust und Leid
lasst die Liebe nur sein !*
(cf. In fine : « Nicht componirte Stelle ».)

Fidèle disciple de Wagner, Th. Mann l'est donc, et beaucoup plus encore qu'il ne le croit lui-même. Nous

espérons en avoir fourni la preuve au lecteur français qui, lorsqu'il rejette comme illégitime l'application d'une pareille doctrine à l'interprétation du Drame de 1914, doit au moins être mis à même de saisir de quelle puissante tradition germanique cette étrange théorie tire sa redoutable force persuasive.

§

TROISIÈME ANTINOMIE : Deux mots suffisent à énoncer thèse et antithèse avec une concision saisissante : *Bürger*. *Civis*.

La Culture est l'œuvre des « *Bürger* », la *Civilisation* l'œuvre des citoyens (*cives*). Or, les deux mots sont loin d'être équivalents. Dans son célèbre dictionnaire de la langue allemande (Cf. *Deutsches Wörterbuch*, p. 83), Hermann Paul fait remarquer que le terme *bürger* (habitant du Burg) évoque une idée spécifiquement allemande, intraduisible exactement dans une langue latine. Mais, peu à peu, la nécessité où se sont trouvés les Allemands de donner un équivalent valable au mot : *civis*, a modifié la teneur du concept primitif. Aujourd'hui, le mot français : Citoyens, se traduit couramment par « *Bürger* » et inversement. Pourtant, les différences originelles subsistent et l'analogie n'a pas réussi à niveler les deux notions hétérogènes. La preuve en est que, par une de ses acceptions, le mot *bürger* traduit aussi bien le mot français bourgeois. Or, il suffit d'évoquer l'usage que les partis « anti-bourgeois » font chez nous de l'appellation « citoyen » pour mesurer toute la profondeur du fossé demeuré béant entre les *bürger* et les *cives*. Ils diffèrent les uns des autres autant que la forteresse du moyen âge diffère de la citadelle antique, autant que la ville allemande diffère de la cité romaine, autant que Nuremberg par exemple diffère d'un centre quelconque de civilisation latine. Il suffit en effet de donner au mot « citoyen » son acception révolutionnaire pour que la

traduction : « *Die bürger von Nuremberg* par : « les citoyens de Nuremberg » fasse contre-sens. Les descendants du Meister Pagner, le riche orfèvre des *Maîtres-Chanteurs*, n'ont rien à voir avec les sans-culotte... Un artifice de traduction est aussi impuissant à les rapprocher qu'à transmuier la Culture en Civilisation.

Ce préambule, qu'on chercherait vainement dans les *Considérations*, est pourtant indispensable à l'intelligence du livre de M. Mann. Car, du choc de ces deux notions contraires, est née la théorie, la plus discutable sans doute, mais à coup sûr la plus brillante, la plus curieuse que nous ait, depuis bien longtemps, je crois, offerte un philosophe allemand. Le lexicographe semblait n'opposer que deux vocables morts et voici qu'une lutte vitale s'engage maintenant entre deux idées. Ne dit-on pas que deux astres refroidis peuvent produire, en se rencontrant, chaleur et lumière ?

Partant de notre devise française qui a le don d'exaspérer notre auteur : « Liberté ! Égalité ! Fraternité ! » nous rechercherons sous quel jour se présentent ces trois notions dans le monde cultivé, d'une part, et, d'autre part, dans le monde civilisé. Point de fil conducteur plus sûr pour nous orienter dans le labyrinthe où, friant de digressions et d'incidentes, l'écrivain allemand semble vouloir nous égarer.

Tout le secret de la Culture a été de chercher la *Liberté* là où l'on peut légitimement espérer la trouver : dans le monde moral. Luther et Kant marchent ici en tête, comme deux guides, la main dans la main. Le premier avait proclamé que, seule, la liberté de la vie intérieure intéresse le salut. Qu'importe que sur mon corps, que sur mon activité extérieure et sociale pèse le déterminisme, et que je ne puisse dès lors prévoir les conséquences lointaines de mes actes ! Mes intentions, partant mon mérite et mon démerite, sont à moi. Dieu les voit, les pèse et les juge. Le reste ne me regarde pas. C'est parce qu'elle

est limitée à ma vie intérieure que ma responsabilité morale demeure entière.

Kant dira : je dois, donc je puis. Au fond de mon cœur la loi morale exige que je la respecte. Mais il me faut pour cela être libre : donc, je « postule » la liberté. Le monde extérieur ne m'offre qu'un nexus infrangible de causes et d'effets. Faire une part à la contingence, c'est nier la science dont, depuis Newton, l'existence est hors de discussion, puisqu'elle s'impose à l'esprit comme un fait. Vouloir comme Descartes donner un fondement *théorique* à la liberté, c'est une entreprise vaine, condamnée d'avance à l'échec. La causalité est une catégorie de ma pensée : je ne puis m'en affranchir. Le transcendant, c'est le vide. Mais, par contre, je puis, je dois me demander si la liberté est, théoriquement *possible* et à quelles conditions elle l'est. Ce faisant, je dépasse bien (*transcendo*) les lois de la pensée, conditions de l'expérience, mais sans rien affirmer quant à la nature de l'Être. Pour désigner le *nouveau problème* que je pose, je garderai donc le radical du verbe *transcendere*, mais je lui ajouterai une terminaison nouvelle et insolite : je dirai que, théoriquement, le problème de la liberté est d'ordre *transcendental*. Et je le résous comme suit : la Raison pure nous enseigne que la liberté est *possible* dans un autre monde que celui des phénomènes.

Dès lors la « Raison pratique » peut légitimement postuler la liberté, mais seulement la liberté de mes intentions : car mes actes, pour autant qu'ils se déroulent dans l'espace et le temps, tombent sous le coup du déterminisme causal. Ni la métaphysique, ni la science, ni la religion, *ni la société* ne créent la Liberté. Elle est un acte de foi qui s'impose à ma conscience morale : elle est la raison d'être du devoir. Rien ne nous autoriserait à revendiquer la liberté, si la loi morale n'était pas en nous. Ainsi donc, en enseignant aux hommes leur Devoir, la Culture les libère. Car, c'est le Devoir qui crée le Droit.

Au rebours, la civilisation cherche la liberté là où elle n'est pas : dans la société. Sans doute des discussions pourront s'élever entre philosophes sur le Déterminisme et la Contingence. Mais ces jeux d'école, ces harangues d'Académie restent sans influence sur la notion commune. Culture et Civilisation se servent du même mot : elles ne lui donnent pas le même sens. Et les images qui s'associent à l'idée, qui forment, si je puis dire, son habituel cortège, sont, dans le premier cas, toutes religieuses, mystiques et morales, presque exclusivement politiques, dans le second.

Optimiste, la civilisation se préoccupe fort peu de la liberté intérieure qui nous permet de nier le mal, en contrariant nos mauvais instincts. Elle se plaît au mirage d'une terre promise, s'exalte au rêve d'un âge d'or où toute contrainte sera devenue inutile parce que la Vertu, « science sublime des âmes simples », exercera sur tous les hommes, nés bons et sensibles, son doux empire. Et l'idée d'esclavage, de tyrannie, de royauté, ou, inversement, de suffrage universel, de régime parlementaire, de République, vient alors présider, de la façon la plus comique, selon M. Th. Mann et ses nombreux disciples, à l'élaboration d'une doctrine que la Culture fondait sur des données exclusivement individuelles et morales.

Puisque le monde est radicalement mauvais, puisque, dès lors, l'effort de l'homme pour s'affranchir ne saurait être, comme l'a vu Schopenhauer, qu'une négation, qu'un *nolle*, la civilisation ne peut aboutir, sur la voie où elle s'est engagée, qu'à d'insolubles contradictions. En définissant par exemple la liberté : « le droit de faire ce qui ne nuit pas à autrui », la Révolution française nous offre l'exemple d'un très curieux paralogisme initial. Vide de tout contenu positif, cette définition est, en effet, purement négative. Elle impose immédiatement à tout esprit logique la redoutable tâche de distinguer nettement deux ordres de choses : celles qui nuisent et celles qui ne nuisent

pas à autrui. Or, c'est laisser le champ libre à tous les sectaires. Pose-t-on par exemple cette question : l'athéisme nuit-il à autrui ? Un Robespierre répondra sans hésiter, « l'athéisme est aristocratique », d'où il suit qu'il est criminel. De là à conclure qu'il faut trancher la tête à tous les hommes qui n'admettent pas le Culte de l'Etre suprême, ou de la Déesse Raison, il n'y a qu'un pas. On sait avec quel entrain il fut franchi.

De même, c'est parce qu'il croyait à l'avènement prochain de la Liberté qu'un Marat réclamait comme une mesure humanitaire, la mort de quelques milliers d'hommes pervers qui retardaient le bonheur du peuple, du Peuple sur les malheurs duquel il versait des larmes. Le chevalier de Florian est le digne contemporain de Robespierre : idylles champêtres, massacres révolutionnaires... réactions contradictoires, en apparence ; en réalité : aspects solidaires d'un même optimisme mensonger.

Détail curieux à noter : la nouvelle école sociologique française, qui se réclame des travaux d'Auguste Comte et, plus récemment, d'Emile Durkheim, cherche à expliquer le « sentiment vif interne » de la liberté qui est en nous par un afflux de force d'origine sociale pouvant faire équilibre aux inclinations égoïstes de l'individu. Et ce faisant, elle reprend, à son insu, *en la restreignant à la société*, l'idée plus générale des pragmatistes et notamment de William James : le moi, système clos, s'affaiblit progressivement jusqu'au jour où un certain état d'âme qu'on nommera tantôt religieux, tantôt contemplatif, tantôt moral, le met en contact avec l'immense réservoir de forces qu'est l'univers infini. Le microcosme que nous appelons notre conscience est un potentiel à puissance limitée, à déperdition rapide, la vie cosmique un potentiel à puissance infinie et sans cesse renaissante. Tout ce qui rompt ou affaiblit le contact de l'homme avec l'Infini nous diminue et nous opprime ; tout ce qui rétablit ou favorise ce contact nous exalte et nous libère. Détermi-

nisme et liberté deviennent ainsi termes corrélatifs. Il eût sans doute été fort intéressant de rechercher dans quelle mesure la doctrine française, ainsi renouvelée, s'oppose à l'individualisme de Luther et de Kant. M. Mann, en négligeant ce problème, s'est, une fois de plus, rendu la victoire trop facile ; on doit donc, d'un point de vue purement philosophique, regretter de le voir ainsi sous-estimer l'adversaire en écartant une étude qui était pourtant, sans aucun doute, dans le plan de son œuvre.

Même antagonisme entre la Culture et la Civilisation lorsqu'il s'agit de donner un contenu à la notion d'*Egalité*.

L'historien allemand Treitschke s'était déjà indigné, et parfois, il faut le reconnaître, avec éloquence, contre ce qu'il croit devoir appeler : l'Egalité à la française. Selon lui, nous seuls pouvions avoir l'idée saugrenue de découper, comme l'a fait la Convention, la carte de notre pays en petits carrés nommés départements pour abolir définitivement les provinces et parfaire notre unité. Nous sommes d'impitoyables niveleurs. Tous les esprits coulés dans le même moule, tous les hommes taillés sur le même patron, voilà notre mot d'ordre : « Die französische Schablone. » Quand un jardinier de Versailles voit une branche qui rompt la symétrie d'une pyramide de feuillage, il l'élague : quand un révolutionnaire français voit une tête qui dépasse les autres, il l'abat. Les Français auraient voulu pouvoir appliquer cette heureuse formule au monde entier. C'est ce qu'ils nomment rendre les hommes heureux ou égaux. (*Völkerglückung, Gleichmacherei.*)

On retrouve cette théorie chez M. Th. Mann ; mais il la développe avec un luxe d'épithètes et une richesse d'invention verbale inégalée.

Contemprice du génie, la Civilisation, grégaire, s'oppose ici à la Culture essentiellement aristocratique. Là le

triomphe des médiocres, la loi du plus grand nombre, le sacrifice du supérieur à l'inférieur, l'Egalité « par en bas », ici : la hiérarchie des compétences, la loi des meilleurs, la subordination consentie de l'inférieur au supérieur, l'Egalité « par en haut ». Pour la première, c'est la Quantité, pour la seconde, c'est la Qualité qui est tout. Nivelier impitoyablement, tel est l'idéal des Français ; sélectionner équitablement, tel est, et tel doit être, l'idéal des Allemands. Au temps des *Maîtres-Chanteurs*, l'Egalité régnait à Nuremberg parce que le concours pour la maîtrise était ouvert à tous, parce que la compétence était la seule loi. Comment l'apprenti aurait-il songé à s'égaliser au compagnon, puis au maître par un acte de violence, puisque la noble émulation, qui lui faisait franchir, l'un après l'autre, les degrés de la hiérarchie, donnait un but à son activité, un idéal à son labeur ?

De même, dans l'armée allemande, tous les hommes sont égaux devant la loi commune qui s'énonce en un mot : Servir. Le soldat sert, le général sert et l'empereur lui-même a pour devise : *Ich diene*. Chacun à sa place pour défendre de son mieux l'intérêt de tous, telle est l'Egalité selon la Culture.

Appuyée sur une forte tradition, cette doctrine est, d'autre part, étroitement apparentée aux idées d'Oswald Spengler dont le *Mercur de France* offrait récemment (15 décembre 1922) à ses lecteurs un si intéressant exposé. Cette constatation nous mène tout droit à des conclusions vitales pour l'avenir de notre pays : affirmer que les Allemands n'ont tiré aucune leçon de la guerre, que la République n'est, chez eux, qu'un vain mot, qu'après un intermède forcé, la nation va se remettre de plus belle au pas de parade, serait le fait d'un pessimisme systématique contredit par certains faits, et qui risque de nous égarer. Mais, ce qu'il nous faut bien comprendre, c'est que les penseurs, même les plus sincèrement pacifistes de l'Allemagne, ne considèrent nullement que les

idées prussiennes, qui ont présidé à la guerre et au développement prodigieux du militarisme dans ce pays, soient définitivement *condamnées par l'histoire*. Ils sont au contraire d'avis que l'Allemagne, même désarmée, se doit à elle-même de *transposer* dans le domaine de l'économie politique et de l'administration les méthodes qui ont fait la force, longtemps invincible, de son armée. Construit d'après « le schéma de l'ordre et de l'obéissance, le nouvel Etat prusso-socialiste resterait fidèle à l'antique devise de ses ancêtres : « servir ». Et, signe des temps, ce n'est plus en France, ce n'est plus sur le continent, c'est dans le pays de l'or, c'est dans la capitaliste Angleterre, dans le pays du : *chacun pour soi*, du : « les affaires sont les affaires », dans le pays de « l'Individualisme économique » que ce nouveau socialisme d'Etat, qui tâche à s'organiser, pourrait en venir à chercher son principal adversaire.

La Fraternité ?... Elle ne saurait être qu'un vain mot pour les peuples qui se réclament de la Civilisation. Le besoin de niveler qu'on observe en France ne peut en effet procéder que de la haine et de l'envie. L'abolition des privilèges flatte les plus bas instincts de la foule. Qu'il soit, aristocrate par la naissance ou par le mérite, qu'il soit selon le mot célèbre, un « descendant ou un ancêtre », l'homme distingué provoquera la colère de ceux qu'il dépasse. On le fera rentrer dans le rang. Pour avoir méconnu l'Egalité véritable, la Civilisation ignorera toujours la Fraternité vraie. Raison de plus pour en parler davantage ! Et M. Mann de relever avec complaisance l'abus que, selon lui, nous faisons de ce mot. Dans ces effusions républicaines, il ne veut voir que sophisme et mensonge. En baptisant : « Place de la Concorde », le sinistre emplacement de la guillotine, les Français n'ont pas lavé le sang des victimes de la Révolution. Leur devise n'a pas changé : « Liberté, Egalité, Fraternité... ou la Mort ! » (*Ibid.*, p. 546.)

Si nous voulons maintenant avoir une idée de la Fraternité selon la Culture, écoutons la musique de Beethoven, écoutons surtout la symphonie avec chœurs et l'hymne de Schiller qui la termine :

O Joie, tu sais relier entre les hommes les liens que le cruel préjugé avait rompus, quand tu planes sur eux, quand tu les effleures de ton aile, tous se sentent devenir frères.

*Deine Zauber binden wieder
Was die Mode streng getheilt
Alle Menschen werden Brüder
Wo dein sanfter Flügel weilt.*

Mais, la Fraternité véritable ne peut naître que de la collaboration joyeuse en vue d'un idéal commun. Schiller l'a bien montré dans son poème de la *Cloche*. Le feu, puissance salutaire, devient un terrible fléau quand il échappe à la Volonté de l'homme. De même le peuple qui veut se libérer par la violence et :

Zur Eigenhilfe schrecklich greift...

ne peut que déchaîner les forces mauvaises qui sommeillent dans le cœur humain. Il fait retentir alors les mots de Liberté et d'Egalité :

Freiheit und Gleichheit, hört man schallen !

Mais, au vrai, en renversant la table des valeurs, il ne crée que perturbation et désordre :

*Der Gute räumt den Platz dem Bösen
Und alle Laster wallen frei.*

La *Cloche*, au contraire, est, pour Schiller, le Symbole de l'œuvre heureuse que les bonnes volontés réunies ont fait aboutir. Elle a créé la vraie Concorde. Elle en gardera le nom :

Concordia soll ihr Name sein...

Mais la paix ne va pas sans la Joie ! Et l'allitération, qui rapproche les deux mots allemands et que nous retrouvons à la fin de la dernière strophe, ne fait qu'ex-

primer la parenté indissoluble qui unit les deux idées, qui fond ensemble les deux sentiments : Freude... Friede!

Mais cet idéal de la Culture, pourquoi est-ce dans le « royaume des sons »...

*Dass sie in das Reich des Klanges
Steige, in die Himmelsluft.*

que Schiller, que Beethoven, ont cru devoir le proclamer ?... Hasard ?...

Les nouveaux apologistes de « l'âme allemande » ne le croient pas. Et, par une pente naturelle, ils nous inclinent à étudier, pour finir, l'antinomie la plus curieuse que nous ayons réussi à dégager des textes : celle qui oppose la Culture à la Civilisation *dans le domaine de l'Art*.

§

QUATRIÈME ANTINOMIE : La Culture est Musique ; la Civilisation est Eloquence.

Pourquoi les Allemands appellent la Musique : l'Art par excellence, nous ne pouvons songer à l'expliquer ici en détail. La présente doctrine, qui a toutes chances de jouer un rôle décisif dans l'Allemagne moderne et d'orienter longtemps les tendances anti-françaises, repose tout entière sur l'*Esthétique de Schopenhauer*. Nous renverrons donc le lecteur au *Monde comme Volonté et Représentation*, particulièrement au livre III. Convaincu que cette théorie de l'Art, en apparence purement métaphysique, présentait pour nous, Français, une importance capitale, j'en avais d'ailleurs, bien avant la guerre, tenté un exposé synthétique. On m'excusera donc d'être bref.

L'art gréco-latin est un art du Fini, parce que l'idéal de la Civilisation est le parfait, c'est-à-dire l'achevé, le limité (τὸ πρῶτον καὶ τέλειον). Tout l'effort d'Aristote a été de montrer comment une pensée repliée sur elle-même (νόησις νόησεως) peut agir sur une nature extérieure (φύσις), avec laquelle elle est sans contact. Si la pensée

divine immuable et incorruptible communiquait avec le monde, elle participerait à ses caractères, elle connaîtrait la corruption et le changement, ce qui est contradictoire. Mais comment pourra-t-elle mouvoir le monde sans entrer en contact avec lui ? Le premier moteur immuable et immobile, répond Aristote, meut le Mobile par l'Amour qu'il lui inspire, par l'attraction qu'il exerce sur lui. Et le Mobile une fois en mouvement entraîne la Nature entière (*κινεῖται ὡς ἐρώμενον, κινούμενον τὰλλα κινεῖ*). Aussi, pour traduire le divin en symboles, l'artiste grec recherchera la perfection du modelé. Aucun art ne pourra donc dépasser la sculpture qui, par des corps parfaits taillés dans le marbre, par le souci des proportions parfaites, des courbes absolument harmonieuses, nous donnera du divin la plus haute représentation à laquelle il nous soit donné d'atteindre.

Mais comme pour le Christianisme Dieu est l'Infini, nous ne pouvons communiquer avec lui que par le mystère. Et dès lors, les arts plastiques manifestent leur impuissance. Le méconnaître, c'est fatalement tomber dans le culte idolâtre de l'Image que la Rome chrétienne a pratiqué dans la mesure où elle trahissait la Croix, mais que Luther a condamné parce que l'Esprit de Christ habitait en lui. Les protestants n'ont que faire des magnifiques cathédrales, théâtre somptueux des pompes romaines, n'ont que faire des fresques et des statues qui éblouissent des yeux restés païens. C'est dans son propre cœur que chacun d'eux prétend construire à Dieu un sanctuaire où il s'entretiendra, seul à seul, avec lui. Or, il existe un art de l'Infini, un art du Mystère qui ignore les vains symboles, les images trompeuses, un art qui nous met en communication avec l'ineffable, un art qui nous fait pressentir la Vie éternelle, un art qui nous permet de nier le monde extérieur avec ses turpitudes et son incurable égoïsme, un art qui nous élève au-dessus de notre nature, au-dessus de notre Volonté toujours en

conflit avec elle-même, un art qui soulage notre souffrance en nous permettant de la chanter, un art enfin qui rythme notre envolée vers l'idéal du renoncement : la Musique... L'Allemagne, protestante et pessimiste, deviendra donc sa Patrie d'élection ! Mein Leid, mein Lied !...

La civilisation gréco-latine, païenne et optimiste en son fond, tombe dans le mensonge et l'hypocrisie, dès qu'elle se proclame chrétienne, dès qu'elle affecte de tenter l'impossible synthèse du bonheur terrestre avec l'Esprit du Crucifié. Sans doute, elle a réussi à créer des chefs-d'œuvre d'art plastique aux époques où, dans un sursaut de franchise, elle revient, comme au temps de la Renaissance, à l'art païen, ne demandant plus au christianisme que des allégories dénuées de toute influence sur la beauté de la statue ou du tableau. Mais, comme une telle contradiction doit, tôt ou tard, se manifester à tous, comme une pareille position est, à la longue, intenable, la Civilisation devait fatalement appeler à son secours l'art du mensonge : l'éloquence. Déjà, les sophistes grecs apprenaient à leurs élèves à faire triompher la « mauvaise cause et à infirmer la meilleure ». Mais la littérature fut surtout la grande maladie romaine, dénoncée par Sénèque lui-même, qui en fut pourtant la victime : *litterarum intemperentia*... Fidèle aux traditions de la Rome païenne, la Rome chrétienne continue à voir dans l'avocat phraseur et perfide le type de l'artiste génial. D'Annunzio, ce sinistre boute-feu de la démocratie républicaine, ce « polichinelle de l'Art et de la politique » est le digne successeur de ses aînés : « les Romains de la décadence ». (Cf. Th. Mann, *loc. cit.*, p. 545.)

Plus discrets, parce qu'ils sont sans doute moins éloignés des Germains, les Français ne laissent pas de représenter excellemment la Civilisation. Poureux, tous les problèmes sont d'ordre juridique : des textes, des traités,

des contrats, des codicilles, des grosses, des exploits, des précédents, des sentences, des jugements par coutumace, en appel, en cassation, des mesures exécutoires ou dilatoires, de contrainte ou de rétorsion, des parties civiles, des dommages et intérêts, des sursis, des moratoires, des récidives, etc., etc... Voilà l'atmosphère où ils vivent et où ils se sentent à l'aise pour enquêter, instruire, accuser, plaider, témoigner, requérir, acquitter et condamner. Qui donc dirige leur République : des avocats ! Comment en serait-il autrement ? L'école de l'homme d'Etat en France, c'est le barreau, c'est le Palais. Le spécialiste compétent réfléchit, hésite, prend conscience des difficultés, aperçoit la complexité des problèmes. Le régime parlementaire l'élimine. L'électeur ne demande pas qu'on sache, mais qu'on parle ; la Chambre n'attend pas des vérités et des preuves, mais des arguments et des plaidoiries. Elle donne la palme à l'avocat retors, au prudent chat-fourré. Pour le savant qui cherche, pour l'artiste qui crée, pour le spécialiste qui organise, elle n'a que mépris. Ces gens-là s'expriment avec une lourdeur par trop germanique. Ils ignorent l'art d'une interruption sensationnelle, d'une réponse cinglante, d'une promesse vague, des mots qui portent. Le prétoire, des effets d'audience et surtout le *Forum*, voilà ce qu'il faut aux Français. Et si les meilleurs d'entre eux sont parfois tentés de protester contre l'avocasserie et les avocats, on dispose pour les réduire au silence d'un narcotique infailible : l'euphémisme. Par lui sont résolues les difficultés, palliés les torts, excusées les fautes, déplacées les responsabilités, déliées les promesses, embellies toutes les laideurs des calculs politiques, transfigurées les réalités sociales. Le « littérateur de la Civilisation », le « Rhéteur bourgeois » n'a plus besoin des leçons de Quintilien pour savoir distiller dans le cerveau de ses auditeurs cette morphine de l'âme qui voue la France aux morbides illusions d'un paradis artificiel. D'ailleurs, il a fait école

en Allemagne où un « Radicalisme » d'importation étrangère menace d'étouffer la Culture. Le Radicalisme se désintéresse de la vie. Pour lui les idées au sens latin du terme, entendons : « les grands mots sonores », importent seules. M. Mann lui donne pour mot d'ordre la formule : *Fiat Justitia, pereat mundus et vita*. Le mot *Justitia* peut sans inconvénient être remplacé par : *Libertas, Veritas, Spiritus* et autres succédanés de la même drogue.

La Vraie Culture ne prendra jamais au sérieux les déclamations du « Radicalisme de la Civilisation ». Pourquoi ? Parce qu'elle est « ironique » (*ibid.*, p. 587) avant tout. Hâtons-nous d'ajouter que, si nous n'avions lu Schopenhauer, les expressions bizarres dont se sert M. Th. Mann rendraient sa pensée parfaitement inintelligible à nos cerveaux latins. La Culture est « ironique » parce qu'elle se demande si la Vérité est un argument valable quand il s'agit de la Vie. Eros lui aussi est ironique. Car les questions de droit l'intéressent peu... Il crée, il affirme la vie avant de se demander si elle se justifie en bonne logique. Cette « ironie érotique » (*ibid.*, p. 587) répugnera toujours aux avocats beaux parleurs de la Civilisation qui sacrifieraient volontiers le monde à leurs phrases. Aussi la Culture est conservatrice, parce qu'elle aime la vie assez sincèrement pour abandonner à ses adversaires cette vaine gloire de l'éloquence, *laudem eloquentiae*, disait déjà Tacite, dont ils sont si passionnément épris. Malgré leurs habituelles tirades sur le progrès dans l'ordre ou l'ordre dans le progrès, les radicaux sont, en réalité, des négateurs, des « nihilistes », va jusqu'à dire (*ibid.*, p. 587) M. Th. Mann. Leurs plus brillantes critiques ne les rendront jamais capables de créer une œuvre viable, organique. Car la Vie prévaudra toujours contre l'artifice des mots.

La Culture allemande triomphera dans la mesure où elle exterminera l'esprit radical qui caractérise la Civilisation. Si elle l'emporte, c'est la victoire du génie organi-

sateur qui, selon le mot de Goethe, « crée comme la Nature » et tire sa force créatrice, non des intentions conscientes de l'intelligence abstraite et des mots artificiels qui les expriment, mais des puissances obscures de l'instinct. Une admirable intuition l'avait révélé à F. Nietzsche quand, à propos des *Maîtres-Chanteurs*, l'immortel chef-d'œuvre de R. Wagner, il jetait sur le papier cette simple note : « Les Maîtres-chanteurs... Le contraire de la Civilisation. Allemagne contre France. » Ce qui revient à dire, comme nous l'avons montré : le Bourgeois allemand contre le Citoyen français, la Musique contre l'Eloquence...

Si, au contraire, la victoire reste au Verbalisme, à l'Artificialisme de la Civilisation... alors un mot résume tout, un mot qui montre que les questions d'Esthétique sont, malgré l'apparence, les plus vitales, les plus profondes de toutes : *Finis Musicæ*... (Cf. *ibid.*, XXXXII.)

§

J'ai essayé, dans les pages précédentes, d'exposer la doctrine de la « Culture » avec toute l'impartialité possible et j'ai tenté un effort sincère pour en dégager les arguments les plus forts. Nul doute pourtant que ceux qui me liront outre-Rhin ne voient dans cet exposé un dénigrement systématique, une caricature tendancieuse. C'est que je n'ai pas craint de tirer ces idées du clair-obscur où elles se complaisent, de les éclairer d'une lumière crue, quitte à les compromettre au regard des bons esprits. Les travaux de sape se font mal à ciel ouvert. Tant pis pour les fouisseurs épris d'œuvres souterraines !...

D'autre part, le lecteur français m'en voudra sans doute d'avoir rompu avec la tradition de nos brochures de guerre qui donnent à la réfutation des idées allemandes une place prépondérante. Serais-je donc moins attaché qu'un autre aux conquêtes de l'esprit français ? Je

ne le pense pas et c'est un tout autre motif qui explique mon abstention. Je crois que, comme la lutte matérielle, la guerre des idées est une « grande Niveleuse ». Pour se défendre contre un adversaire qui creuse des tranchées, on en creuse soi-même, on imite son genre de vie, on use des mêmes armes, on redoute les mêmes dangers, on nourrit les mêmes espoirs, on en arrive enfin à créer une langue technique très semblable à la sienne... Déplorable fatalité qu'il faut pourtant admettre comme un devoir si l'on veut résister, vaincre et survivre ! Mais que, la guerre finie, l'esprit reste assujetti aux mêmes lois : non vraiment, ce serait trop triste et je ne puis l'admettre ! Laissons donc les philosophes allemands construire à leur gré des machines de guerre contre nous, laissons leur assumer cette lourde responsabilité devant les générations futures. Mais *gardons-nous de les imiter, sous prétexte de les combattre*, et réservons les laboratoires où s'élabore notre pensée à des œuvres de paix et de vérité !

Mais, dira-t-on, que sert alors de remuer ainsi les idées allemandes et de les exposer avec complaisance ? Ce vain amusement n'est-il pas le fait d'un dilettantisme suspect et décadent ? C'est en vue de répondre à cette objection que je dirai brièvement, pour conclure, quels enseignements précieux, quelles fécondes leçons me paraissent découler des « Considérations » qui précèdent.

Un fait me frappe d'abord : la permanence en Allemagne de « l'idéalisme guerrier », de la « philosophie belliqueuse ». La vraie devise des penseurs du type de M. Th. Mann est la même que celle qu'on voit souvent gravée sur les épées de nos adversaires : *Ich diene*. A la première page de tous ces livres, ces deux mots devraient figurer en épigraphe. Oui, certes, tous ces écrivains s'acquittent d'un service commandé en face de l'ennemi, tous mettent leur orgueil à « servir ».

Ce faisant, ils reprennent, nous le savons, une tradi-

tion déjà ancienne. Peut-on dire qu'ils aient enrichi l'œuvre de leurs devanciers ?

A considérer certaines théories, celles notamment qui opposent le pessimisme de la Culture à l'optimisme de la Civilisation, la religion de la Musique au culte de l'Eloquence, le fait paraît incontestable. Visiblement, la doctrine a gagné en étendue et en profondeur. Le Système s'est à la fois enrichi et précisé. Mais, d'autre part, aucun effort sérieux n'a été tenté pour rendre moins précaire le lien qui relie les principes aux conséquences. On pourrait accorder mille fois aux Allemands que « le moi ne se pose qu'en s'opposant », que toute vie individuelle ou collective implique lutte et effort, sans leur concéder le moins du monde que, seule, la guerre puisse permettre à une nation de prendre conscience d'elle-même, de réaliser ses fins idéales, d'obéir à sa mission. Admettons un instant qu'un grand peuple ne puisse garder sa cohésion sans batailles et sans victoires. En faut-il conclure qu'il doive menacer le repos de ses voisins, leur prêter sans preuves des intentions hostiles, et les attaquer par mesure préventive ? Pourquoi ne pas tenir les maux qui ravagent l'humanité pour les vrais « ennemis héréditaires » ? Pourquoi, si l'on veut se battre, ne pas leur déclarer la guerre à eux plutôt qu'aux compagnons de souffrance qui n'ont commis d'autre crime que d'être nés « de l'autre côté du fleuve » ? Questions indiscretes sans doute, mais qui montrent bien l'irréremédiable précarité d'une pareille corrélation.

D'autre part, le rôle que la Culture fait jouer à l'Esprit national (*Volksgeist*) accuse une très curieuse survivance des croyances romantiques. Tant que cet « Esprit » demeure une entité inoffensive, un simple mot vide de sens, tout se passe comme si nous étions revenus au temps heureux de la scolastique réaliste. Ces universaux se prêtent le plus complaisamment du monde à toutes les déductions. Avec eux on a réponse à tout. Et le lecteur est

tenté de s'écrier comme l'Assemblée dans la cérémonie du *Malade Imaginaire* : *Bene, bene, bene respondere* ! Car les « Vertus de l'Esprit national » ne le cèdent en rien à la Vertu dormitive de l'Opium.

Mais, dès qu'on veut préciser la teneur du concept sur lequel repose toute la théorie et définir en termes clairs l'Esprit allemand, d'insurmontables difficultés surgissent. Serré entre les pinces d'un dilemme, le philosophe se débat devant nos yeux en d'étranges contorsions et nous offre un spectacle qui serait plaisant, si le sujet n'était si grave. De deux choses l'une en effet : ou bien, image fidèle de la vie d'un peuple, c'est-à-dire d'une réalité complexe et fuyante en voie de perpétuel changement, ce concept demeure si j'ose dire *fluide* et se mêle aux autres idées européennes qu'on voudrait lui opposer, ou bien il se condense, se solidifie, acquiert la dureté requise pour le choc. On peut alors sans doute l'opposer à des forces adverses, il devient une arme de combat (*kampf*). Mais du même coup, il apparaît comme un produit factice de l'intelligence mise au service de la Patrie et non plus de la Vérité. Déclarer par exemple que toute tendance catholique ou radicale est étrangère à l'Esprit allemand, c'est restreindre artificiellement le champ d'activité de la pensée allemande. Pareille construction rappelle l'Empire forgé par Bismarck qui excluait les Allemands d'Autriche, mais incorporait les Slaves de Pologne et les Français d'Alsace-Lorraine. Œuvre colossale... œuvre fragile... nous le savons aujourd'hui !

Le penseur qui consacre ses efforts à cette tâche est d'ailleurs condamné à donner dans la réaction. C'est la logique même qui crée cette fatalité inéluctable. Et je m'étonne qu'on n'ait pas encore, que je sache, dans un siècle épris de mécanique songé à démonter les pièces de cet engrenage. Dès que nous voulons définir l'Esprit français ou l'Esprit allemand comme des entités immua-

bles, force nous est de remonter aussi loin que possible dans le passé. Pourquoi ? C'est que le passé récent et l'avenir nous offrent l'image d'un devenir insaisissable, d'une réalité qui s'écoule sans trêve ni fin :

Labitur et labetur in omne volubilis aevum...

Or, nous cherchons un point fixe où nous cramponner. Et de cette fixité le passé lointain peut seul donner l'illusion. Comment dès lors s'étonner de voir les défenseurs de la Culture remonter au moyen âge, voire au dieu Wotan ? Régression logique et fatale à laquelle d'ailleurs se résignent volontiers ceux de nos compatriotes qui postulent l'existence d'un « Esprit français » pur de tout mélange. L'un d'eux et des plus connus n'a-t-il pas écrit :

Il n'y a pas deux France, quel blasphème ! Il n'y a qu'une France, la nôtre, et quant à l'autre, celle de la Réforme et de la Révolution, celle du Romantisme et de la Démocratie, ce n'est pas une seconde France, c'est l'Allemagne !

Pareille déclaration qui, au ^{xx}e siècle, exige à coup sûr du courage... prouve assez ce que le simple bon sens nous permettrait d'affirmer, à savoir que, sur une pente donnée, les lois de la pesanteur produisent les mêmes effets des deux côtés du Rhin... Je demeure pour ma part réfractaire à la théorie des *frontières naturelles*, même quand on la transpose dans le domaine de l'esprit...

D'autres raisons d'ordre psychologique nous permettent également de comprendre pourquoi ces doctrines rétrogrades ont eu tant de succès auprès des jeunes intellectuels allemands, comme le prouve, d'une part, la correspondance de ceux qui sont tombés pendant la guerre (1) et, d'autre part, depuis l'armistice, l'attitude des survivants. A leur âge, ils devraient, semble-t-il, avoir les yeux tournés vers l'avenir. Mais, surpris par les évé-

(1) *Kriegsbriefe gefallener Studenten* (herausgeg. in Verbindung mit den deutschen Kultusministerien), von Prof. Dr. Philipp Witkopf Freiburg (Teubner, in Leipzig und Berlin 1918).

nements, et comme traumatisés par la catastrophe, ils n'ont pas encore eu le temps de se forger une doctrine adaptée aux exigences des temps nouveaux. Ils reflètent donc la pensée d'une génération antérieure, celle de leurs maîtres.

On a trop souvent méconnu l'importance du principe d'inertie dans le monde de l'intelligence. Notre littérature contemporaine nous a familiarisés avec l'idée qu'on parvient, ou, comme on dit aujourd'hui, qu'on « arrive » dans la vie par les femmes. La réalité est moins gracieuse. En fait, on « arrive » surtout par les vieillards. Les Italiens viennent, dit-on, de le découvrir. Mais il y a longtemps que nous étions, en France, on ne peut mieux placés pour le constater chaque jour. Dans les Etats fortement centralisés, à forme gérontocratique, ce sont les anciens qui opèrent le redoutable travail de la sélection des jeunes. Le pouvoir réel est entre leurs mains : ils règlent l'avancement, dispensent traitements et honneurs, distinguent ou éliminent les nouveaux venus, assurent leur descendance spirituelle, écartent enfin par avance de leur succession les héritiers qui leur déplaisent. Ainsi s'explique la pérennité d'une idéologie désuète, la longue survivance de théories qui semblent condamnées par l'humanité en marche. On a tôt fait d'affirmer qu'un homme est « enterré ». Regardez le corbillard de l'illustre octogénaire qu'un long cortège conduit, parfois sans trop de tristesse, à sa dernière demeure, vous le verrez entouré des successeurs qu'il s'est choisis pour défendre son patrimoine. Ceux-là lui doivent ce qu'ils sont : ils continueront à parler, à écrire à peu près dans le même sens que leur devancier, choisiront plus tard ceux qu'il aurait choisis et prolongeront ainsi, de leur mieux, dans l'avenir, bien souvent au delà de toute limite prévisible, la durée de son influence. *Vixit, vivit !...* Ainsi donc, ne nous étonnons pas trop d'entendre de jeunes Allemands instruits parler en 1920 comme leurs ancêtres de 1813

ou de 1870. Mais plutôt faisons nous-mêmes notre examen de conscience si nous voulons être « à la page » au jour, peut-être proche, des nouveaux conflits. Devant les jeunes générations, le livre de la vie est grand ouvert : ils y ajouteront peu de belles pages ceux qui se complaisent uniquement à relire les feuillets jaunis. De nos jours, — et surtout dans le domaine de l'intelligence, — le retard, c'est la défaite.

Mais, demandera-t-on, pourquoi s'attarder alors au commentaire d'une philosophie périmée de la Culture contre la Civilisation ? C'est qu'en soumettant à la psychanalyse ces redoutables folies collectives, on arrive à rendre inoffensives, en les formulant avec clarté, une foule d'idées qui restent menaçantes aussi longtemps qu'elles sommeillent dans le subconscient. Toujours, les fanatiques ont éprouvé le besoin de sentir derrière eux et, si je puis dire, formées en ligne de soutien, des théories astucieuses qu'ils sont heureux de savoir toutes prêtes à justifier leur délire : c'est le thème bien connu de la « bénédiction des poignards » dans les *Huguenots*, et sur ce thème l'Histoire a écrit un nombre infini de variations...

La valeur vraie de ces théories, ils la connaissent mal et n'ont aucun désir de la mieux connaître. Comme les névropathes dont parle Freud, ils *refoulent* de toute leur énergie, dans la nuit de l'inconscient, ce que nos questions indiscretes voudraient faire surgir en pleine lumière. Notre devoir à nous est de vaincre cette résistance. Nous ne pourrons jamais empêcher les Allemands de nous haïr. Mais nous sommes tenus de tirer au clair la philosophie qui prétend *idéaler* cette haine. Et si un jour... celle-ci devait s'éteindre, faute d'aliments, notre Civilisation n'aurait plus rien à craindre des critiques éclairées que lui pourraient alors adresser ses anciens adversaires, critiques qu'aussi bien elle s'adresse souvent à elle-même, dans l'attente, parfois anxieuse, des progrès futurs.

ANDRÉ FAUCONNET.